

**Conférence :*****L'éthique éducative, l'écoute sensible et le « vivre ensemble » au XXIème siècle.***

René Barbier, Professeur émérite de l'université Paris 8, Centre d'Innovation et de Recherche en pédagogie de Paris (CIRPP)<sup>1</sup>

[Issm2007@yahoo.fr](mailto:Issm2007@yahoo.fr)

**Résumé**

Peut-on dégager une logique interne qui permettrait de donner du sens à trois idées-forces reliées entre elles : l'éthique, d'éducation et le vivre ensemble, dans une approche sensible de la réalité individuelle et sociale ? C'est l'argumentation de cette conférence donnée par René Barbier à partir d'une expérience personnelle de sociologue, de philosophe, de poète, de chercheur et d'enseignant universitaire de longue durée.

**Introduction**

Vouloir parler d'éthique est une gageure. Aujourd'hui, en effet, on discourt beaucoup sur le sujet, souvent en confondant morale et éthique. La société actuelle est une manne pour exhumer quantité de thèmes qui font problème à cet égard. Certains auteurs, comme le Québécois Michel Métayer, réfléchissent même à une argumentation appropriée à ce champ symbolique<sup>2</sup>.

Beaucoup d'ouvrages ont été écrits sur la question de l'éthique. Mon propos n'est pas d'en faire la recension exhaustive. On en trouvera une très heureuse synthèse dans le livre collectif « Questions d'éthique contemporaine, sous la direction de Ludivine Thiaw-Po-Une, en 2006<sup>3</sup>. Contrairement à la publicité actuelle, il ne suffit pas d'« ouvrir un Coca Cola pour trouver du bonheur ». Je cherche plutôt dans cette conférence à argumenter selon une logique interne à l'éthique, l'éducation et le vivre ensemble et en fonction d'une approche transversale

---

<sup>1</sup> CIRPP, site web <http://195.68.195.207/webCIRPP/index.jsp> page vue le 17-04-2011

<sup>2</sup> Michel Métayer, *Petit guide d'argumentation éthique*, Québec, PUF, 2011

<sup>3</sup> Ludivine Thiaw-Po-Une, s/dir, *Questions d'éthique contemporaine*, préface d'Axel Kahn, Stock, les Essais, 2006, 1217 pages

caractérisée par une écoute sensible<sup>4</sup>.

L'économie de marché joue beaucoup sur les sentiments de paix et de sérénité, de bonheur et de confort pour asseoir son hégémonie dans le monde.

La révolution éthique d'aujourd'hui consiste à remettre en question cette pensée unique et quelque peu frauduleuse.

Parler d'éthique éducative aujourd'hui est sans doute de tout premier ordre. Pour ma part je pense qu'il y a une relation logique entre plusieurs termes : l'éthique, l'éducation et le vivre ensemble, sous l'égide de la sensibilité. Un philosophe protestant contemporain Olivier Abel pense que l'éthique « oscille entre le registre du « je » qui tente de penser ce qu'il éprouve et de sentir ce qu'il fait, et celui du « nous », de l'engagement commun par lequel se font et se défont les communautés humaines ». <sup>5</sup> Cette proposition me semble juste.

Cet exposé vise à montrer cette cohérence interne à partir d'une conception philosophique fondée sur une vision non-dualiste de la réalité<sup>6</sup>.

Pour cela nous devons revenir sur la conception de l'éthique, celle de l'éducation et en fin de compte celle du vivre ensemble.

## **1. De la morale et de l'éthique**

Parler de l'éthique n'est pas si facile. Nous confondons trop souvent l'éthique et la morale. Or une distinction est à faire et l'histoire de la notion de morale le confirme.

La morale a suivi des acceptions différentes au cours des siècles.

Il me paraît évident que nous devons parler d'éthique réellement à partir du XXI<sup>e</sup> siècle et de morale auparavant. Sur ce point, je reste dans les traces philosophiques de Ludwig Wittgenstein. Dans sa « Conférence sur l'éthique », il pensait que l'éthique est l'investigation générale de ce qui est bien, mais plus encore, affirmait-il, « je pourrais avoir dit qu'elle est

---

<sup>4</sup> René Barbier, *l'Approche Transversale. L'écoute sensible en sciences humaines*, Paris, Anthropos, 1997, 357 pages

<sup>5</sup> Olivier Abel, voir son site WEB riche en textes en ligne <http://olivierabel.fr/olivier-abel.html>

<sup>6</sup> *La non-dualité*, voir site web <http://nondualite.free.fr/> page vue le 17-04-2011

l'investigation de ce qui a une valeur, ou de ce qui compte réellement, ou j'aurais pu dire encore que l'éthique est l'investigation du sens de la vie, ou de ce qui rend la vie digne d'être vécue, ou de la façon correcte de vivre.»<sup>7</sup> L'éthique naît du désir de s'exprimer sur la quintessence de la vie, sur sa signification ultime., sur ce qui a une valeur absolue. Elle ne saurait être une science. La science comme la morale relève d'une dynamique des faits et non des valeurs. La morale est toujours liée à un but recherché et comporte une fonctionnalité intrinsèque. Elle est toujours relative à une société donnée, une époque, un système de rapport de force et de sens entre groupes sociaux. Elle juge à partir d'un « devoir ». L'éthique est radicalement différente. Le « bien », le « mal », le « beau », le laid », ne sont pas des faits mais expriment à travers des signes – des « chiffres » dirait Karl Jaspers – une dimension transcendante de l'existence humaine que l'on peut reconnaître dans une perspective de « spiritualité laïque » à la manière d'André Comte-Sponville<sup>8</sup>. Sur ce plan, l'éthique ne peut être que complètement singulière et expérientielle, même si elle comporte l'expression de valeurs humaines universelles en dernière instance. Elle fait partie, paradoxalement, de ce dont on ne peut parler car nous n'aurons jamais les mots pour le dire. Nous ne pouvons jamais dire vraiment pourquoi la vie fait sens. Mais si nous la vivons ainsi, la vie est sens, un point c'est tout, tout le reste est broderie symbolique.

Épreuve donc impossible que de tenter d'en parler dans cette conférence. À moins d'en parler à partir de moi-même en tant que sujet réflexif ouvert à la complexité du monde.

Dès l'Antiquité grecque toutes les références essentielles en matière de sotériologie, d'évolution des biens de salut, sont regroupées autour de la grande notion de Cosmos. Les êtres humains de cette époque prennent conscience que tout est relié en fonction d'un cosmos considéré comme harmonieux, doté d'un ordre qui s'impose à tous et en toute circonstance<sup>9</sup>. Pendant tout un temps ce fut l'adoption de dieux attribués à différents éléments du monde. C'était le temps du panthéisme, des dieux multipliés et dépliés dans toutes les figures plus ou moins extraordinaires. Temps de la dimension magico-religieuse de la vie. Puis vint l'interprétation en terme de causalité naturelle. Tout était référé à la nature, les dieux étant laissés de côté. Les philosophes ont pu parler de stoïcisme et d'épicurisme.

---

<sup>7</sup> Ludwig Wittgenstein, *Conférence sur l'éthique*, éditions Gallimard (1971), reprise dans Folioplus philosophie, dossier par Julien Jimenez (2008), p.9

<sup>8</sup> André Comte-Sponville, *L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité dans Dieu*, Paris, Albin Michel, 2006, 220 pages

<sup>9</sup> Luc Ferry, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ? essai*, Paris, Grasset, 2002, 487 pages

Avec l'avènement du Christianisme, la référence devient celle d'un dieu unique et créateur qui s'est fait chair et qui a institué le règne de la personne. Tout se déplace d'une causalité extrinsèque vers une référence unique qui engage l'avènement de la responsabilité individuelle face à un dieu qui a donné son fils pour le rachat du péché des hommes. Ce n'est plus le cosmos comme totalité indifférenciée qui devient l'axe de la morale mais la personne supposée séparée d'un dieu d'amour et qui n'a pas su être à son image.

La Renaissance, qui revoit la philosophie grecque de la sagesse, redécouvre la valeur de la Raison. Avec la philosophie des Lumières, les Encyclopédistes mettent en lumière l'importance d'un entendement qui peut donner l'explication de ce qui existe. Le progrès devient un pôle inéluctable d'attente sotériologique.

En même temps, c'est le règne de la liberté qui s'affirme. Elle va animer la vie économique et engendrer le plein essor du système capitaliste. Mais c'est également l'époque de la montée de la Science comme valeur suprême qui va devenir dominante au XIX et XXe siècle. On assiste ainsi à une évolution de l'imaginaire social dans le monde moderne. C'est à la fois le développement de la raison abstraite en philosophie et en science et celui de la sensibilité, à partir de Jean Jacques Rousseau, et plus tard du Romantisme allemand et européen. L'imagination active ouvre la voie de la créativité généralisée, nécessaire aussi au régime économique dominant, qui va donner naissance aux extrémismes artistiques et poétiques sous la forme du surréalisme, du dadaïsme, du lettrisme, du situationnisme et encore de l'art moderne le plus bouleversant possible.

Mais face à la toute puissance de la liberté et de l'imagination active qui en dépend, le libéralisme engendre aussi un système social inégalitaire et, au niveau mondial, un colonialisme de bonne conscience de l'homme blanc. Le prolétariat au XIXe siècle et jusqu'au milieu du XXe siècle s'organise et fomenté des révolutions, aidé par des penseurs révolutionnaires comme Marx, Engels, Trotsky, Rosa Luxembour, Lénine, Mao Tsé Toung, etc.

En même temps les contradictions du capitalisme et les dérives des révolutions provoquent une série de guerres mondiales et de guerres secondaires qui vont faire des centaines de millions de morts sur deux siècles.

La philosophie occidentale prend conscience de la fin de l'espérance issue du progrès et de la science. Les bombes nucléaires sur Hiroshima et Nagasaki, la Shoah, la guerre froide, les guerres coloniales, les nouvelles découvertes scientifiques concernant l'inconnu de la matière et les paradoxes de la mécanique quantique, les déréglementations de la vie économique et la

périodicité des crises économiques qui enfantent tant de misères sociales, le jeu du spectaculaire au niveau d'une société dont les valeurs se dissolvent et les institutions qui se vident, engendre une pensée de la négativité et du néant, après celle d'une déconstruction systématique de toutes les argumentations et des bien-fondés à valeur universelle. La morale kantienne en prend un coup. Marx est rangé au placard. Freud impose sa conception de la pulsion de mort et l'illusion lacanienne du sujet. Nietzsche par contre redevient à la mode, après avoir été un peu dépoussiérée de son trucage opéré par une soeur raciste.

La morale de l'Occident d'affirmative et toute puissante, sûre d'elle-même, soutenue par une religion judéo-chrétienne non questionnée, s'effrite de plus en plus. Les bases référentielles ne font plus recette. La valeur de liberté a donné naissance à l'inégalité et à la misère, à l'exploitation des peuples indigènes, la valeur de l'égalité au communisme dégénéré, a la dictature et au goulags avec à la clé des millions de morts de par le monde.

Le capitalisme, sous le nom de mondialisation, s'impose comme pensée unique mais sans valeur humaine autre que la toute puissance de l'argent et du profit.

À la fin du XXe siècle, plus personne ne croit aux grandes idées nobles et universelles. imposées d'en haut, par des dominants sûrs d'eux-mêmes, qui sont empêtrés dans des affaires de corruption de plus en plus souvent. Même les droits de l'homme sont mis en question par des critiques malveillants sous le qualificatif négatif de « droits de l'hommisme ».

L'être humain cherche désormais en lui-même les raisons de se soutenir. Il doit porter toute sa misère sur son propre dos. Il entre dans *la fatigue d'être soi* (Alain Ehrenberg)<sup>10</sup> et subit toutes les dépresses car les valeurs de dépassement de soi semblent s'être volatilisées.

La morale devient artificielle et les jeunes gens désocialisés des banlieues ne se trompent guère. Les leçons de morale ne sont plus reçues et l'incivilité se développe à grande vitesse avec son cortège de violence gratuite et d'exigence de satisfaction immédiate. Les enseignants de toute catégorie y perdent leur latin d'autant plus qu'aucune réelle formation propre à notre temps ne leur est fournie. Des philosophes comme Dany-Robert Dufour, dans son livre « le divin marché »<sup>11</sup>, les décrivent comme des hordes d'égo-grégaires uniquement préoccupés

---

<sup>10</sup> Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 2000, 414 pages

<sup>11</sup> Dany-Robert Dufour, *Le Divin Marché : La révolution culturelle libérale*, Paris, Denoël, 2007, 340 pages.

d'intérêts narcissiques et mercantiles, soumis à la toute puissance des marchés et toujours prêts à utiliser la violence pour arriver à satisfaire leur désir de consommer. Alain Finkielkraut les stigmatise au nom de leur supposé antisémitisme, même si Alain Badiou et Eric Hazan contestent radicalement cette vue partisane<sup>12</sup>.

La société est devenue dans l'interprétation sociologique et philosophique un assemblage de séries d'individus séparés les uns des autres, une multiplicité innombrable d'individus égarés sans référence et sans appartenance. D'autres comme Maffesoli la considèrent comme une kyrielle de tribus ayant leur propre style de vie, leurs références autoproclamées, leur morale de groupe, contribuant à engendrer un autre type de socialité post-moderne.

C'est cependant à partir de cette faillite de la morale sociétale que va émerger à la fin du XXe siècle et au début du XXIe siècle une éthique de la singularité totalement nouvelle et fondée sur une nouvelle valeur en voie de croissance silencieuse : la fraternité.

Il fallait la faillite de tous les idéaux fondés sur la liberté et l'égalité pour voir apparaître véritablement et sans dimensions fallacieuses l'idéal de la fraternité laïque et inscrite dans le temps de la présence au monde.

Mais on ne peut comprendre son essor sans partir d'une nouvelle vision non dualiste de l'être au monde totalement relié au sein d'un univers doté d'une complexité croissante, et d'un regard sur la question du sens de l'éducation.

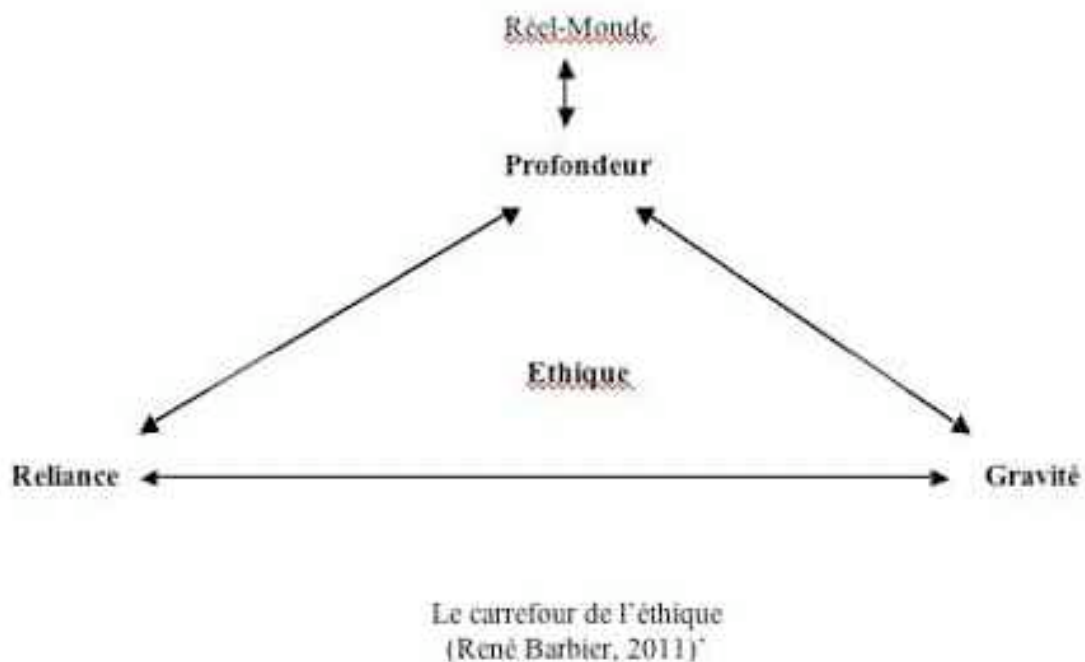
## **2. l'éthique au carrefour de trois instances**

La dimension éthique, dans cette perspective d'une spiritualité laïque non dualiste, émerge au carrefour de trois grandes instances :

- \* L'instance de la Profondeur du Réel
- \* L'instance de la Reliance
- \* L'instance de la Gravité

---

<sup>12</sup> Alain Badiou, Eric Hazan, *L'antisémitisme partout, aujourd'hui en France*, La Fabrique, 2011, 64, pages et émission « Là-bas si j'y suis » enregistrée en février 2011 <http://media.la-bas.org/mp3/110228/110228.mp3>



Comme le rappelait le philosophe Michel Serres, dans un n° spécial de *Philosophie magazine* consacré aux philosophes et au cosmos<sup>13</sup>, la réflexion philosophique sur l'inscription de l'homme dans la nature et le cosmos, qui a été longtemps une référence pour la pensée, semble avoir été perdue de vue au XXe siècle. Or penser l'homme en son devenir revient à le réinsérer dans la nature et l'univers qui à la fois le dépasse mais sur laquelle il agit par son action sur cette terre.

Il ne peut exister de dimension éthique sans confrontation aujourd'hui à ce qu'est le Réel-Monde parce que chaque être est une partie de ce Réel-Monde. Mais ce Réel-Monde personne ne peut nous dire ce qu'il est en vérité. La Science ne nous renseigne plus à cet égard. Le physicien des hautes énergies Bernard d'Espagnat parle de « réel voilé »<sup>14</sup> et un autre scientifique, Michel Bitbol, nous propose un univers en permanente interrelation au sein d'une complexité croissante<sup>15</sup>.

Notre univers est constitué de 95% de matière et d'énergie noire absolument inconnues et, sur les 5% restant, seuls 10% sont visibles et encore ! La Science n'arrête pas de proposer des

<sup>13</sup> Philosophie magazine, hors série n°9, *Le Cosmos des philosophes*, février-mars 2011, 74, pages

<sup>14</sup> Bernard d'Espagnat, *Le réel voilé. Analyse des concepts quantiques*, Paris, Fayard, 1994, 505 pages

<sup>15</sup> Michel Bitbol, *De l'intérieur du Monde. Pour une philosophie et une science des relations*, Paris, Flammarion, 2010, 720 pages

interprétations les plus extravagantes, parfois admirablement poétiques, mais sans possibilités de réfutation ou de confirmation. Il y a les partisans du hasard et de la nécessité, avec une inclination très nette pour les lois du hasard et, à la clé, la possibilité de milliards d'univers parallèles, les *multivers*, dont seul, le nôtre, serait le grand gagnant de la vie. À l'opposé, les partisans d'un principe organisateur de la cosmogénèse qui orienterait le développement et l'évolution de notre monde suivant une logique cosmique à nulle autre pareille (comme l'astrophysicien américain Trinh Xuan Thuan<sup>16</sup> et le grand vulgarisateur Jean Staune<sup>17</sup>). Entre les deux, ceux qui pensent le monde comme un champ de relations et d'interaction d'une extrême complexité sans pouvoir définir à l'avance une logique d'évolution (Michel Bitbol)<sup>18</sup> Mais tous s'accordent pour faire entrer dans le monde réel d'aujourd'hui nos croyances, nos idéologies, nos imaginaires, nos sensibilités. L'homme contemporain doit faire avec et savoir jouer avec sa folie, son « homo demens » et avec ses mythes comme nous le rappelle sans cesse Edgar Morin.

Si, comme le pense Jacques Lacan, le réel est l'impossible de la symbolisation, laissons donc le Réel comme arrière-fond, certes existant et prégnant, mais inconnu et inconnaissable, tout en se souvenant que nous sommes, à titre individuel, ce Réel-Monde. Il y a donc une part d'étrangeté radicale de nous-même pour nous-même et pour les autres. Le mot Dieu, sous cet angle, ne peut correspondre à ce Réel-Monde. Il n'en est qu'une représentation langagière et imagée. Maître Eckhart lui préférera le mot déité sous le vocable de Dieu pour signifier ce rapport d'incompréhension radicale qu'un mystique du Moyen Age nommera le Nuage de l'Inconnaissance. Krishnamurti parlera, lui, d'« autreté », d'Otherness.

### **Personnellement je parlerai de Profondeur<sup>19</sup>.**

Ce vocable que j'emprunte au poète argentin Roberto Juarroz dans la post-face au livre d'Antonio Porchia *Voix*<sup>20</sup>, je le débarrasse de sa possible coloration religieuse chrétienne pour l'inscrire dans une philosophie non-dualiste et laïque.

**La Profondeur** c'est la manière de nommer l'innommable c'est à dire ce Réel-Monde

---

<sup>16</sup> Voir son site web <http://www.trinhxuanthuan.com/indexfr.htm>, page vue le 17 avril 2011

<sup>17</sup> Jean Staune, *Notre existence a-t-elle un sens ? : Une enquête scientifique et philosophique*, Presses de la Renaissance, 2007

<sup>18</sup> Voir son site web [http://michel.bitbol.pagesperso-orange.fr/page\\_garde\\_liste.html](http://michel.bitbol.pagesperso-orange.fr/page_garde_liste.html), page vue le 17-04-2011, et notamment son ouvrage très éclairant *De l'intérieur du monde. Pour une philosophie et une science des relations*, déjà cité

<sup>19</sup> René Barbier, s'éduquer dans une perspective de spiritualité laïque, , in « *Changer pour vivre mieux* », s/dir Michel Maxime Egger, Québec, ed. Novalis, 2010, 210 pages, pages 94-107

<sup>20</sup> Antonio Porchia, *Voix*, éd Fayard, 1968



inconnu pour pouvoir parler, malgré tout, de ce que nous ressentons en tant que nous sommes des êtres vivants de dépassement et d'étrangeté, mais des êtres philosophiques qui questionnent. Lorsque j'emploie le mot Profondeur je veux dire que quelque chose m'habite qui me dépasse mais me constitue en même temps dans ma totalité vivante et suscite, sans cesse, mon interrogation et mon doute créateur.

Certes je ne peux approcher la Profondeur sous l'angle cataphatique, c'est à dire affirmatif, montrable, démonstratif, comme en parlait la théologie moyen-âgeuse, mais uniquement sous l'angle apophatique comme les mystiques rhénans ou dans la pensée de l'inde du Vedanta de l'advaita, ou encore du taoïsme chinois de Lao Tseu ?

La notion de Profondeur que je tente de définir se réfère pour moi à deux voies de conceptualisation et répond à la question « qu'est-ce qui nous fonde ? ».

La première est traditionnelle dans les religions du Livre : il s'agit de ce qu'appelle la Profondeur-Dieu, notamment dans la théologie judéo-chrétienne, mais aussi la pensée de l'Islam.

La seconde, je la nommerai simplement **Profondeur** ou « ce qui est » et se rapporte plus au fond spirituel de non dualité en Asie, notamment dans le taoïsme, le bouddhisme zen et Le *Cela* de l'advaita vedanta comme, du côté chrétien, des mystiques rhénans et de l'apophase de maître Eckhart et du côté de la Grèce ancienne, les Stoïciens sans dieu du IVe-IIIe siècle AJC<sup>21</sup>.

La Profondeur n'est ni matière ni esprit, elle est « autre » bien qu'elle soit à la fois matière et esprit. La Profondeur ici est comme la Profondeur-Dieu, une altérité absolue, un « Tout autre » au sens du « numineux » nommé ainsi par ce spécialiste du sacré que fut Rudolf Otto<sup>22</sup>.

Mais le monde vivant, l'être humain, ne sont pas ses « créatures » créées ex nihilo. Ils sont ce Réel-Monde même à la fois en tant que totalité et que parties reliées de cette totalité. Chaque être humain, chaque plante, chaque animal, représente, ainsi, une altérité absolue, mais la rencontre entre eux n'est pas impossible car ils sont de la même substance sensible.

Elle signifie avant tout la reconnaissance de la vie comme relation :

- une relation à un Réel conçu comme une vérité qu'on ne saurait cerner, enfermer, circonscrire, sans le détruire.

- une relation à « un Abîme, un Chaos, un Sans-Fond » (Castoriadis), à un « Tout-Autre »

---

<sup>21</sup> Maria Daraki, *Une religiosité sans dieu. Essai sur les Stoïciens d'Athènes et Saint-Augustin*, Paris, La Découverte-Syros, 1989, 222 pages

<sup>22</sup> Rudolph Otto, *Le Sacré*, Payot, petite bibliothèque, 1995, 284 pages

(Rudolph Otto), à une « Otherness », une « Autreté » (Krishnamurti)..

- une « relation d'inconnu » (Guy Rosolato) ou l'inquiétante étrangeté freudienne s'inscrit dans l'impossibilité même de la présence absolue et « dévisageable » de ce Réel voilé.

- une relation perçue comme un flux intérieur de Vie radicale , ouvert sur le « presque rien » et sur le « je ne sais quoi » à la manière de V. Jankélévitch.

- une relation abyssale dans laquelle nous ne finissons jamais de nous approfondir.

- une relation qui va au-delà du non-sens, qui fait fleurir le sens au coeur même du non-sens, dans une acceptation de non-rationalité qui n'est pas cependant un irrationnel. Plutôt un constat qu'il peut exister « une pensée de la non-pensée » nommée « hishiryo » chez les bouddhistes, une pensée extrêmement vivante et active.

- une relation qui présentifie sans cesse ce qui est en chacun d'entre nous pour transformer chaque être en une personne c'est-à-dire celui qui peut dire « je » parce qu'il est un individu intégré au cours du monde et chez qui il n'y a plus personne à nommer.

- une relation qui suscite à chaque instant une intensité active qui n'est pas une passion, ni l'éclat d'une quelconque « philosophie des lumières » mais l'émergence du sens au coeur de chaque mot prononcé, de chaque geste effectué, de chaque regard attribué.

- une relation qui s'ouvre sur l'amour pour ceux qui vivent dans la tradition du Livre ou sur la compassion pour ceux qui suivent certaines sagesse orientales proprement athées, ou dans une certaine conception d'un humanisme marxiste ou encore d'une spiritualité laïque

Je nomme « **Profond** » l'être humain qui prend conscience de la nature de cette Profondeur comme trame essentielle, dynamique, indéterminée, à la fois vide d'une façon radicale mais également pleine de toutes les formes possibles passées, présentes et à venir.

Le Profond se dégage du Superficiel qui est l'existant au niveau de l'ignorance spirituelle, pris dans le jeu du spectaculaire et des besoins préfabriqués par l'emprise de l'économie.

Le Profond représente la dimension existentielle de la Profondeur. Il affronte le Mal et la souffrance dans l'exacte mesure de son ignorance du Sans-Fond de la Profondeur. Le Profond « éveillé », dans la tradition de la non-dualité, est au-delà du bien et du mal tout en étant totalement présence et attention à soi-même, à l'autre et au monde.

Le Profond ainsi conçu participe par toute son intelligence intuitive et de toute sa sensibilité à la Reliance.

### **La Reliance**

J'appelle Reliance le fait que tout ce qui est, et principalement tout ce qui vit, du monde végétal, animal et humain, est intimement relié suivant un réseau d'interdépendances, d'interactions, de rétroactions systématiques, de telle sorte que ce qui est affecté à l'un de ses éléments rétroagit sur la totalité sans que nous sachions le plus souvent jusqu'à quel point de développement ou de destruction. C'est « l'effet papillon » dont nous parlent les météorologues. Le battement d'aile d'un papillon ici entraîne une tornade là-bas.

La Reliance est une conséquence de la non-dualité de la Profondeur. Tout se tient dans l'univers et ce qui est en haut est en bas comme le pensaient les penseurs ésotériques de naguère.

L'être humain perçoit le sentiment de reliance d'une façon intuitive dès lors qu'il est devenu un Profond. Ce sentiment se manifeste concrètement par sa nature d'altruisme et de sympathie envers son semblable. Les sciences neurophysiologiques d'aujourd'hui nous démontrent que cet altruisme est inscrit dans l'activité même de notre cerveau. C'est un fait et non une élucubration imaginaire.

En tant qu'être humain j'entre dans le sentiment de reliance au fur et à mesure que je me sens comme un élément indissociable à la fois singulier mais également inclus dans une totalité dynamique d'énergie emplissant depuis toujours tout ce qui est. Ce sentiment m'unit effectivement à tous les êtres humains de notre planète, comme à tout le monde animal et au monde végétal. Certes, j'ai bien conscience comme l'affirme Luc Ferry dans sa discussion avec André Comte-Sponville, que contrairement à la compassion, l'amour serait plus du côté de l'être humain d'une façon privilégiée. La compassion serait plutôt propre à ceux qui développent un sentiment de reliance à l'égard de l'ensemble de tout ce qui vit, monde animal et végétal compris, comme le pense la spiritualité orientale de l'Inde ou le bouddhisme en particulier<sup>23</sup>.

Mais si je me sens relié, j'ai conscience que ce qui arrive à un être humain non seulement tout proche, mais également lointain, me concerne et m'affecte. Ce n'est pas de l'imagination. Je

---

<sup>23</sup> André Comte-Sponville, Luc Ferry, *La sagesse des modernes, Dix questions pour notre temps*, Robert Laffont, 1998, 573 pages

peux vraiment tomber malade à cause de cela. Je sais aussi que tout ce que je fais et dis entre dans cette logique de reliance. Mais je ne peux échapper à la déliance, à l'échec inconscient de la reliance, venant de ma part ou venant d'autrui. Le sens de la culpabilité en résulte. La culpabilité sous cet angle est une sorte d'ignorance effective du caractère inéluctable de la reliance. Elle correspond assez à la phrase du Christ à l'agonie « Pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Les sociologues et certains philosophes contemporains emploient volontiers ce concept de reliance suivant leur propre conceptualisation. Ainsi Marcel Bolle de Bal qui en a fait une référence essentielle en sciences humaines<sup>24</sup>. Mais également Edgar Morin qui l'utilise largement dans ses derniers livres, notamment dans son livre sur *L'Éthique*.<sup>25</sup> De son côté Michel Maffesoli l'a intégré à son vocabulaire habituel. Par contre Jacques Ardoino refuse catégoriquement de l'employer. Il le trouve trop connoté par un idéalisme religieux.

Pour ma part, le sentiment de Reliance fonde la singularité de l'éthique. C'est dans la mesure où je suis devenu un Profond que je suis relié et que je me sens destiné à devenir un être éthique qui intègre des valeurs à portée universelle. Pour l'essentiel, l'éthique n'est pas de l'ordre de la relativité. Elle porte en elle des valeurs de la vie. Cependant l'éthique accepte la variabilité des manifestations de l'éthique en fonction des personnes concrètes, culturellement différentes, qui en sont le vecteur sensible.

La Reliance est sans projet et le reflet d'une conscience non intentionnelle. Elle ne cherche pas à faire le bonheur coûte que coûte. Elle accepte de ne pas retirer la cagoule de celui qui a encore besoin de la nuit sur son visage. Elle est de l'ordre du Don sans refuser le contre-don, mais sans l'attendre non plus. Elle est un permanent « tremblement de l'être » engendré par le tremblement d'un autre être. Elle est le Sensible par excellence : celui qui est *l'élan de la tige* dont parle le poète russe Joseph Brodski dans son recueil « Colline et autres poèmes »<sup>26</sup>.

Une sensibilité inscrite dans le cœur de chaque cellule vivante. Elle invente des stratégies d'action juste, des tactiques d'instant propices. C'est avec l'accomplissement de la reliance que l'éducation commence à voir le jour et que la Gravité se dessine et s'affirme.

## La Gravité

---

<sup>24</sup> Marcel Bolle de Bal, *Voyage au cœur des sciences humaines, La Reliance*, Paris, L'Harmattan, 1996, 2 tomes, Tome I : « Reliance et théories » ; Tome II : « Reliance et pratiques » T1 : 330 p., T2 : 340 p.

<sup>25</sup> Edgar Morin, *L'éthique*, Tome VI de « *La Méthode* », Paris, Seuil, 2006, 271 pages

<sup>26</sup> Iossip Brodsky, *Colline et autres poèmes*, Seuil, 1966

L'être humain a conscience de tout le poids de sa responsabilité dès qu'il ressent le sentiment de Reliance. Il se sent de plus en plus grave. Il entre dans la Gravité comme s'il avançait dans une jungle épaisse. Mais cette gravité n'est pas une culpabilité a priori. Cette dernière peut apparaître en fonction de la déliance reconnue, voire acceptée par le sujet. Par contre la Gravité implique une responsabilité permanente de ce que nous disons et faisons, compte tenu du sens de la vie et de la mort que nous portons en nous. L'être de la Gravité, qui vit en pleine technologie envahissante, assume pleinement le « principe de responsabilité » énoncé par le philosophe Hans Jonas<sup>27</sup>.

Devenir de plus en plus grave signifie que la lucidité « cette blessure la plus rapprochée du soleil » comme dit René Char, nous gagne de plus en plus. Il s'agit bien d'une blessure qui n'en finit pas de saigner : celle d'une omnipotence infantile peu à peu bousculée, mutilée, ravagée par l'épreuve de la réalité. Celle parfois plus tardive d'une espérance collective et idéalisée de vie sauvée du désastre, de « lendemains qui chantent ». Une espérance qui se ratatine comme un papier crépitant sous l'incendie et qui ne laisse que des cendres bleues. Celle d'une vision intérieure et terriblement silencieuse, d'un sentiment tragique de la vie dont parlait Miguel de Unamuno quand il refusait de crier « Viva la Muerte » avec les sbires de Franco. La vision déchirante de ce qui est : les ethnocides et les génocides, les « purifications ethniques », les haines fabriquées de toutes pièces par les puissances coloniales, les terrorismes et les intégrismes meurtriers. Mais également les catastrophes naturelles évidemment, comme les tremblements de terre au Japon ou, encore il y a déjà tant d'années, la mort affreuse de la petite Omeyra, en Colombie, lors d'un glissement de terrain. N'oublions pas le quotidien : les petites vengeance privées, les couteaux tirés au coeur des mots, les harpons d'acier dans les regards, les grands océans asséchés au sein d'un seul cri humain. Comment vivre sa juste colère sans tomber dans le ressentiment ? Comment dénoncer la tyrannie sans blesser la personne ?

### **La joie en plus**

La Gravité, c'est tout cela et quelque chose en plus. Ce qui est en plus, c'est la Joie d'être. La joie incompréhensible, la joie soyeuse et toujours nouvelle, la joie jaillissante, la joie bouleversante. La joie en point d'interrogation dans le non-sens. Une joie pour rien et de rien. La joie malgré tout, comme une ombrelle dans un brûlant désert. La joie qui transforme le destin en miracle. Ce mélange intime, ce métissage d'être, dans la Gravité, entre vision tragique et joie radicale, est de l'ordre d'un processus que je nomme : **se gravifier**, c'est-à-dire

---

<sup>27</sup> Hans Jonas, *Le Principe de responsabilité, : une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, poche, Champ-Flammarion, 1999, 450 pages

à la fois devenir d'instant en instant, de commencement en commencement, toujours plus « profond », plus grave et toujours plus joyeux, le plus **clair-joyeux**, dans l'épreuve de réalité. Ce métissage est détonant. Une explosion du sens. Un bougé des structures mentales. Sous la vague de fond surgit l'imprévu. « Sous les pavés de la dérision, la plage du sens ». Le sens n'était pas donc pas un clou rouillé mais du blé en herbe. Au coeur de l'intime souffrance d'être ensemble se dessine l'intensité d'un recueillement : celui du vivre ensemble. Mon ami, mon frère, mon visage passe par ton visage pour s'ouvrir au Visage d'une relation d'inconnu : celui de la communion des existants. Avec cette ouverture c'est la fulgurance de la Reliance qui éclate soudain.

## 2. Le sens de l'éducation

L'éthique, au carrefour de la Profondeur, de la Reliance et de la Gravité, ne se réalise pas concrètement sans la conscience d'une évolution transformatrice de l'être humain par rapport aux valeurs. Car cette remise en question et discernement des valeurs suprêmes de chaque personne; ce questionnement durable sur ce qui fait valeur est le propre de l'éducation dans sa plus haute signification.

L'éducation comme le fait de nourrir et de conduire hors de implique une conscience des valeurs ultimes pour un être humain, celles pour lesquelles il est prêt à risquer sa vie, ses biens, ses proches même.

Le sens de l'éducation dans ses trois dimensions de direction, de signification et de sensation, reflète ce processus de conscientisation axiologique.

**La direction**, en particulier, propose une finalité d'accomplissement de l'être humain et engage, dès lors, l'émergence d'un monde de valeurs clés pour l'être humain singulier. Certes cette intentionnalité vers un horizon de valeurs n'est pas nécessairement précise, modélisable, nommable même. Il s'agit plus d'une intuition sensible liée à la vie que l'être humain singulier porte en soi. Mais cette intentionnalité de la vie en acte fait sens à tout moment de l'existence, en particulier dans les moments difficiles.

**La signification** constitue le champ symbolique dans lequel le sujet va chercher ses références pour donner un degré de cohérence à ses propos, ses actes, ses émotions. La signification constitue le coeur de l'éthique du sujet. Elle anime en permanence la conscience éthique et lui fournit ses références explicites ou implicites. Le paradoxe c'est qu'au coeur de sa profonde méditation, le sage trouve le sens et n'a plus besoin d'en parler, encore moins de

l'interpréter.

**La sensation** comme troisième dimension représente l'incarnation du sens, l'inscription corporelle de l'esprit. C'est la place du corps, de la sensibilité. Sans la reconnaissance du corps, on ne peut rien comprendre de la manière dont un individu vit sa vie. Les à-coups de la vie, en particulier, s'inscrivent très directement dans le champ corporel jusqu'à conditionner des maladies psychosomatiques. Dans une perspective d'approche non-dualiste de la réalité, il n'y a pas de séparation entre le corps, les émotions et l'esprit comme conscience de dépassement de soi, mais une unité fondamentale.

Par son corps l'être humain s'inscrit totalement dans l'univers, dans ses forces, son énergie et, en fin de compte, dans le mystère de sa nature intrinsèque et de son évolution vers une complexité croissante. Par son corps, la puissance d'Eros est reconnue et la scission radicale entre Eros et Agapè dans la tradition chrétienne, soulignée par le théologien Anders Nygren<sup>28</sup>, est peut-être remise en question, notamment dans une perspective de spiritualité laïque qui relit la religiosité sans Dieu des Stoïciens d'Athènes décrite par Maria Daraki<sup>29</sup>.

### **Et l'éducation dans tout cela ?**

L'éducation sous cet angle apparaît comme un processus dialogique entre un ensemble de références multiréférentielles, à la fois scientifiques mais également philosophiques, spirituelles, artistiques etc. qui proposent un sens au sujet, c'est-à-dire une cohérence pour ses pratiques et ses discours. Cet ensemble, toujours propre au sujet, bien que déterminé par l'extérieur et lié à la culture héritée, est mis en dialogue, parfois conflictuel, avec une connaissance de soi, une autoréférence existentielle, que le sujet a constitué tout le long de sa vie. Cette connaissance de soi reflète singulièrement les valeurs ultimes du sujet dont elles constituent ce que j'appelle « le noyau ontologique » de la personne, toujours en mouvement. L'éducation se joue sans cesse dans la confrontation, parfois harmonieuse, souvent conflictuelle, entre la connaissance de soi et l'ensemble des rapports de significations relativement extérieures au sujet mais tout à fait nécessaires et prégnantes dans le cours de son existence concrète.

Ce qui permet le discernement entre l'essentiel et le secondaire dans cette dialogique, c'est l'intelligence intuitive qui surgit de moments de méditation sensible dans lesquels le sujet s'abstient, justement, de faire référence à quoi que ce soit. Il entre alors dans la méditation

---

<sup>28</sup> Anders Nygren, *Eros et Agapè, essai*, Paris, Cerf, 2009, 850 pages

<sup>29</sup> Maria Daraki, *Une religiosité dans Dieu. Essai sur les stoïciens d'Athènes et Saint Augustin*, opus cit.

sans objet, une « parenthèse blanche de l'esprit » comme je la nomme. Il laisse faire, et se contente d'être présent à ce qui advient, sans rien vouloir maîtriser, sans chercher à comprendre.

### **De la compréhension multiréférentielle et transversale**

Dans ce processus complexe d'éducation, nous devons parler avec Edgar Morin de compréhension complexe, et plus encore multiréférentielle et transversale<sup>30</sup>.

### **La compréhension complexe de Morin**

Edgar Morin, dans son livre sur l'éthique déjà nommé décrit une nouvelle approche de la complexité qu'il nomme **la compréhension complexe**.

Tout en reconnaissant que la compréhension du phénomène humain puisse passer en partie par la logique habituelle de la science, c'est à dire l'explication, qu'il inclut dans l'acception de la compréhension nous le nom de « compréhension explicative », il ouvre la richesse sémantique de la compréhension par la nécessité de tenir compte de l'ensemble des possibles de l'être humain, à la fois homo sapiens mais également homo demens, homo ludens, homo mythologicus, etc.

C'est ainsi qu'il parle de **complexité compréhensive** et surtout de **compréhension complexe**. Il me semble que ce regard morinien représente un grand pas dans l'approche de l'existence humaine, débarrassée des vieilles et épaisses lunettes dont la vue s'appesantit sur un seul registre du vital. Autant dire qu'elle va à l'encontre de la toute puissance des disciplines scientifiques dont chaque discipline prétend faire table rase des autres considérées, au mieux, comme secondaires par rapport à elle même. C'est ce que j'ai appelé *l'effet de débordement* en sciences humaines<sup>31</sup>. La compréhension complexe inclut mais n'exclut pas. Elle intègre et cherche à faire jouer ensemble les différentes disciplines et ensembles symboliques susceptibles de faire mieux comprendre ce qu'est un être humain dans sa dynamique interne.

### **La compréhension multiréférentielle et transversale**

Pour ma part, en tant qu'éducateur, je reconnais le bien-fondé de cette approche d'Edgar Morin, mais je regrette qu'il ne se décide pas à parler de multiréférentialité bien qu'il en connaisse à la fois le nom et la fonction. Il parle toujours de multidimensionnalité. Pourtant, comme le critique sur ce plan Jacques Ardoino, la multidimensionnalité reste dans le registre d'un seul niveau de réalité et reflète la polarisation d'une pensée de l'homogène. La

---

<sup>30</sup> René Barbier, *l'Approche Transversale. L'écoute sensible en sciences humaines*, Paris, Anthropos, 1997, 327 pages et le site web <http://www.barbier-rd.nom.fr>

<sup>31</sup> René Barbier, l'effet de débordement en sciences humaines, page web <http://www.barbier-rd.nom.fr/EffetdedebordementSH.html>, vue le 17-04-2011



multiréférentialité, au contraire, englobe la pluralité des niveaux de réalité et de leurs références fondatrices. Pour Jacques Ardoino il ne s'agit pas seulement de parler de la personne, de l'intersubjectivité, du groupe, de l'organisation et de l'institution, mais également, en chaque cas, de la pluralité des références qui y sont affectées, dans leurs dialogues incessants et questionnants<sup>32</sup>.

### **Une ouverture vers la pluralité des besoins humains multiples**

C'est de ce côté que je travaille, en ouvrant encore le champ des références et des pratiques de recherche vers la reconnaissance de l'être humain comme être de besoins multiples. Besoins liés à l'être de pulsion, évidemment, avec la question du destin des pulsions, entre pulsion de vie et pulsion de mort mais aussi pulsion de rivalité mimétique, de combat créateur pour la vie que j'appelle *Polemos*. Besoins liés à l'être de sécurité, fondamental, à la fois physique, matériel mais également symbolique, intellectuel. Besoins liés à l'être de dépassement par l'élan vital qui pousse l'être humain à toujours sortir du cadre sécuritaire pour aller de l'avant, vers autre chose, un « je ne sais quoi que l'on atteint d'aventure » comme le disait, je crois, Saint-Jean de La Croix. Enfin besoins liés à l'être d'étrangeté dans la mesure où la nature même de l'être humain, comme son évolution, nous demeure inconnue, au delà de nos facultés compréhensives, si nous acceptons de nous regarder en face et de voir la grande relativité de nos représentations sur ce qui est, en particulier en parlant de la vie.

### **L'éthique éducative se précise maintenant.**

Il s'agit bien d'un processus non donné d'avance qui conjoint dans son dynamisme, un **regard philosophique** sur soi-même, sur les autres et sur le monde, et qui n'exclut pas notre part d'inconnu et d'inconnaissable, un **regard compréhensif** mais à condition de l'envisager sous l'angle de la pensée complexe, multiréférentielle et transversale, un **regard clinique** qui part des discours et des pratiques du sujet, avec et par le sujet lui-même, sans l'exclure.

Ce processus réalise l'émergence éthique dans la mesure d'une conscientisation qui s'approfondit au jour le jour, d'instant en instant, et qui constitue le sujet humain comme être profond, toujours plus grave mais également plus « au clair-joyeux » de soi-même dans son humanité<sup>33</sup>.

Il n'empêche qu'il reste un point à traiter pour comprendre le processus de l'éthique éducative : la question du vivre ensemble sans lequel la dimension de dépassement ne saurait être reconnue comme appel de l'humain vers l'humain et la vie.

<sup>32</sup> Jacques Ardoino, *Éducation et politique*, Paris, (1977) rééd. Anthropos, 1999, 395 pages

<sup>33</sup> René Barbier, *l'éducation, un chemin vers le clair-joyeux*, page web, [http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id\\_article=521](http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id_article=521) vue le 17-04-2011

## La question du vivre ensemble

L'être humain ne peut trouver la sagesse tout seul. Il ne peut envisager d'être heureux dans une société où règne l'inégalité systématique, l'injustice caractérisée, l'humiliation infligée à autrui, la réduction d'autrui en objet sans reconnaissance.

L'éthique éducative le conduit inévitablement à la question de comment vivre ensemble. Quelle société et quels rapports sociaux voulons-nous construire entre nous ?

Si nous sommes des êtres reliés qu'est-ce que cette donnée essentielle de la vie inclut inévitablement en ce qui concerne la vie économique, politique et sociale, non seulement au niveau local mais aussi régional, national et international ?

Si notre terre est ce petit coin minuscule perdu dans le cosmos émergeant aux hasard des bouleversements galactiques, qu'est-ce que nous devons faire ensemble pour la reconnaître comme notre « Terre-patrie » suivant l'excellente appellation d'Edgar Morin et de Anne Brigitte Kern<sup>34</sup> ? Quelle est notre nouvelle religion possible si ce n'est celle d'une spiritualité laïque désencombrée des garants métasociaux explicatifs, d'une façon totalitaire, de notre vie individuelle et collective ?

Le vivre ensemble aujourd'hui passe par la claire vision de la fraternité comme dernier moment de notre humanité<sup>35</sup>.

Cet être ensemble se déploie selon des phases historiques, et ces phases historiques j'aime bien les reprendre à partir de la devise républicaine, liberté, égalité, fraternité.

Je trouve qu'on va, à l'heure actuelle, à travers la conscience éthique vers quelque chose qui est beaucoup plus proche de ce qu'est la fraternité.

Au départ, au moment du siècle des Lumières, avec la Révolution française, c'est la liberté qui est au premier plan.

On invente cette devise républicaine mais, ce qui est premier, c'est quand même la liberté. Liberté naturellement d'aller et de venir, liberté de s'associer, destruction du monde féodal, etc., mais aussi c'est la liberté bourgeoise, c'est la liberté de commerce, et c'est cette liberté-là qui va instituer le capitalisme, qui va le renforcer, et le capitalisme qui s'appelle maintenant le libéralisme, est complètement lié à cette idée de liberté.

---

<sup>34</sup> Edgar Morin, Anne-Brigitte Kern, *La terre-Patrie*, Seuil, 1996, 220 pages

<sup>35</sup> Gineste Yves et Rosette Marescotti. *Soins, corps communication*. Les liens d'humanité ou l'art d'être ensemble jusqu'au bout de la vie <http://perso.wanadoo.fr/cec-formation.net/philohumanitude.html>

C'est très bien la liberté, c'est quelque chose qui a dominé le 18<sup>e</sup>, le 19<sup>e</sup> le 20<sup>e</sup> siècle, c'est quelque chose qui a des points très positifs et qui fait que, justement, les peuples se révoltent souvent au nom de la liberté.

Mais c'est aussi quelque chose qui a institué le capitalisme, qui est proprement une économie presque invivable à l'heure actuelle. C'est à réfléchir à partir de la liberté, et parce qu'il y avait en quelque sorte une liberté capitaliste qui a conduit à l'oppression, à la soumission, etc., on a vu éclore l'égalité, au 19<sup>e</sup> et au 20<sup>e</sup> siècle. La montée naturellement de toutes les révoltes contre le colonialisme au 20<sup>e</sup> siècle, toutes les associations de travailleurs au 19<sup>e</sup> siècle pour lutter contre un capitalisme industriel qui tendait à l'asservissement et à l'exploitation de l'homme par l'homme, la montée des philosophes comme Marx et d'autres par rapport à ça, c'est effectivement complètement lié à l'idée d'égalité, à cette montée de l'égalité, qui fait partie du vivre ensemble. Si la liberté fait partie du vivre ensemble, l'égalité aussi.

La montée de l'égalité comme valeur dominante est liée aux révoltes et aux révolutions. Mais on en connaît les effets néfastes : la fin des grandes espérances d'émancipation. Le messianisme communiste s'est accompagné des pogroms, des goulags, de Pol Pot, de Staline et de Mao Tsé Toung, mais aussi de la chute du mur de Berlin.

La fin du messianisme communiste correspond aussi à la fin de la soumission à l'autorité obsessionnelle envers les couches bureaucratiques de la Révolution. Mais cela n'empêche pas la pleine conscience de la permanence des inégalités sociales et économiques que la conscience éthique actuelle cherche à briser par une lente et sûre activité de sape et de mise en lumière.

### **La fraternité de reliance**

Dans l'être ensemble, c'est une prise de conscience, et cette prise de conscience de l'être ensemble au 21<sup>e</sup> siècle, c'est ce que j'appelle la fraternité.

La fraternité c'est aussi un terme qui revient maintenant de plus en plus. Régis Debray a écrit un livre sur *le moment fraternité*,<sup>36</sup> mais pour lui, c'est l'idée d'une fraternité de combat, entre frères contre d'autres. Pour moi la fraternité réelle, c'est plus qu'une fraternité combattante, c'est une « **fraternité de reliance** », et ça a peut-être à voir avec une certaine tradition franciscaine de la vie. Mais pourquoi pas ? Oui, je pense que, par la conscience de la reliance, se développe aujourd'hui une fraternité qui peut-être aboutit à une « révolution de l'amour »

---

<sup>36</sup> Régis Debray, *Le moment fraternité*, Paris, Gallimard, 2009, 367 pages

dont parle Luc Ferry, bien que chez lui il s'agit d'un processus en relation directe avec la famille nucléaire, et reliée au petit groupe, comme je l'appelai tout à l'heure, c'est en fin de compte d'une fraternité close<sup>37</sup>.

Cette idée de fraternité dans cette évolution des phases historiques, du vivre ensemble, ça me semble un des points, aboutissant - mais sans nier les deux autres, ça ne nie ni l'égalité ni la liberté, ça les met en perspective par rapport à l'idée de fraternité.

Je pense que c'est quelque chose d'important qui caractérise cette montée de l'éthique dont je parle, qui n'est pas la morale, le montée de l'éthique personnalisée, singulière... c'est l'émergence d'une éthique personnalisée et fraternelle mais à valeur universelle, par épuration du superflu, par discernement des valeurs secondaires par rapport à des valeurs beaucoup plus essentielles qui touchent à cette problématique de la reliance, et qui touchent au devenir de l'humain réalisé.

Il est vrai que l'on peut parler de l'influence d'un certain nombre de spiritualités étrangères, spiritualités orientales, je parle du bouddhisme en particulier.

Il y a un rôle utile me semble-t-il à l'altération de notre pensée héritée par ces spiritualités orientales, mais aussi un rôle utile des philosophes contemporains. Je pense aux philosophes français de la déconstruction. Jacques Derrida en particulier, pour qui la théorie de la déconstruction principalement du discours, suivant sa conception du monde, remet en cause un structuralisme trop fixiste, et aboutit à proposer une absence de structure, de centre, de sens univoque. Mais également les critiques portées par Gilles Deleuze ou Jean-François Lyotard.

Tous ces philosophes ont joué un rôle utile dans la déconstruction de tous ces glorieux systèmes philosophiques, y compris le système hégélien ou kantien, qui nous rassuraient par leur belle construction intellectuelle. Pour moi, il y a une évolution vers ce moment fraternité dont parle Régis Debray, à condition de le voir comme quelque chose de plus vaste qu'une fraternité de combat, et cela me paraît peut-être un des points-clés du 21<sup>e</sup> siècle, et peut-être de ce que Malraux disait – je ne sais s'il l'a dit réellement ou si c'est une légende -, que le 21<sup>e</sup> siècle serait un siècle spirituel...

Ainsi émerge un sens de la fraternité totalement nouveau.

Une fraternité assez proche paradoxalement des sagesse anciennes du stoïcisme sans dieu de la Grèce ou d'un bouddhisme athée dépouillé des ses rituels toujours trop séduisants. Une fraternité qui n'est plus axée sur le combat, mais sur la pleine conscience de la vie. Un vivre

---

<sup>37</sup> Luc Ferry, *La révolution de l'amour, Pour une spiritualité laïque*, Paris, Plon, 2010, 476 pages

ensemble qui cherche encore ses philosophes et ses chercheurs pour en parler justement. Un vivre ensemble qui a besoin d'économistes épris de création radicale, et qui n'acceptent plus de proclamer la litanie du libéralisme comme seul mode d'existence collective. Ils existent déjà et certains ont eu le prix Nobel d'économie. Il y a déjà des utopies concrètes qui ont fait leur preuve avec cet état d'esprit nouveau.

### **Vers un vivre ensemble pour notre temps**

Même si la pensée économique et politique demeure encastrée dans la vieille outre occidentale du progrès par le mode économique dominant et libéral, à travers la mondialisation, depuis une quarantaine d'années, d'autres pensées émergent et donnent naissance à des projets et des réalisations qui vont bien un jour apparaître comme nécessaires à plus grande échelle. C'est un fait que les catastrophes nucléaires qui ont commencé à surgir depuis plusieurs dizaines d'années, comme au Japon en 2011, vont demander la révision d'une économie mortifère de la croissance à tout prix. Une économie de la fraternité est celle du partage et de l'équilibre, du juste milieu comme la nommait la Chine de Confucius. Ceux qui pensent les possibilités de l'avenir voient dans notre temps de crise extrême, une chance de changer de regard. C'est un *kairos* éthique. Une métamorphose nécessaire qui refuse de s'enliser dans les trucages du développement durable et encore plus les mensonges du progrès par la croissance, fussent-ils soutenus par des courbes mathématiques des économètres contemporains.

### **Le vivre ensemble suppose la prise en considération du vécu, du vivable et du vivant.**

C'est un terme très actuel, tout le monde en parle, j'en suis étonné, j'ai fait une petite recherche par Google, on en parle dans tous les domaines, dans la politique, avec les politiques qui disent « on établit un vivre ensemble », de droite ou de gauche... en éducation face à la violence, dans l'interculturel, est-ce qu'on va vivre ensemble avec les musulmans ou non, dans le travail social, et., bref on n'arrête pas de parler du « vivre ensemble ».

C'est un terme très médiatique, mais quand on voit ce qui se dit par rapport à ça, on s'aperçoit que ce n'est jamais pensé ni défini, c'est un terme valise qui reste un terme flou, tout le monde l'emploie comme si on savait ce que c'est, mais personne ne nous dit ce que c'est réellement.

Pour moi, donner du sens plein à ce terme, c'est avoir une claire conscience de ce dont je

viens de parler par rapport à cette tri-polarité profondeur/reliance/gravité et à la dimension éthique de la vie qui en découle. C'est parce qu'il y a une cohérence entre ces trois termes que je peux parler du vivre ensemble, sinon, je tombe dans la médiatisation spectaculaire qui ne veut plus rien dire, parce qu'on parle du vivre ensemble en étant d'extrême droite ou en étant d'extrême gauche, et là il y a quelque chose qui ne va plus du tout, parce qu'il est évident qu'il y a une rupture assez fondamentale entre ces orientations partisans et ces représentations politiques de la réalité.

**« Vivre ensemble », c'est d'abord vivre, et vivre est en rapport avec le vivant , le vécu et le vivable.**

« Vivre ensemble », c'est d'abord vivre en reconnaissant la plénitude du vivant. Le vivant, c'est ce que je suis en tant qu'être capable de sentir, penser, aimer, souffrir, de connaître mes limites, mais aussi mes capacités et mes besoins de dépassement.

Je suis un être qu'on ne pourra jamais cerner, dont on ne pourra jamais dire qui il est vraiment.

Etre vivant, c'est cela pour moi, c'est donc reconnaître que je fais partie d'une totalité d'énergie dynamique, qui est portée et animée par un élan créateur qui me conduit peut-être à l'émerveillement, dont parle le philosophe Bertrand Vergely<sup>38</sup>. Certes il en parle à la manière d'un chrétien, mais il en parle aussi à la manière d'un poète. Il n'est pas seulement un philosophe conceptuel et aride, qui nous inscrit dans un entendement extrêmement systématisé. C'est plutôt quelqu'un qui a une parole messianique, une parole enflammée, et j'aime bien ce type de parole, et c'est vrai qu'il parle dans un élan créateur à la façon de Bergson.

Donc, « vivre ensemble », c'est d'abord vivre en rapport avec le vivant, mais vivre c'est aussi avoir une conscience du vécu.

Le vécu c'est le fait qu'au fur et à mesure de ma vie avec les autres, de mon existence en relation, l'histoire se tisse. Je tisse l'histoire avec les autres, je file la laine de mon histoire, mais je la tisse aussi dans la relation que j'ai aux autres, et je tisse aussi l'histoire des autres.

C'est tout la problématique de l'implication : je suis impliqué, naturellement, dès la naissance, mais en tant que j'existe, j'implique, j'ai du désir, etc., et j'implique aussi les autres de la même façon qu'ils m'impliquent, et c'est comme ça que se tisse notre histoire relationnelle, et en tissant mon histoire, je tisse aussi mon vécu, et je tisse le vécu de la société.

Toute cette dimension engendre l'histoire, sous les formes sociale, politique, économique,

---

<sup>38</sup> Bertrand Vergely, *Retour à l'émerveillement*, Albin Michel, 2010, 326 pages

culturelle, qui m'échappent en grande partie. Je n'ai pas la maîtrise de cela, parce que c'est aussi le fait d'autrui, cet autrui lointain dont je n'ai pas toujours conscience.

Mais peu à peu le vécu s'accumule, et il est déjà là lorsque je nais, lorsque j'arrive sur terre il y a du vécu qui existe, et qui va s'imposer à moi, je devrais faire avec, et souvent dans l'inconscience, dans la méconnaissance de sa complexité et de son opacité en fin de compte.

**Vivre, c'est aussi le vivable**, c'est non seulement tout ce que j'imagine, avec mon imagination active, mais également tout ce que les autres imaginent et réalisent ou ont réalisé, Or certaines réalisations sont cependant invivables, c'est-à-dire destructrices du bon sens, de la joie de vivre et génératrices d'oppression et de souffrance.

Ainsi quand je parle de vivable je parle aussi d'invivable, et je m'aperçois que le vivable n'est pas quelque chose de simple, c'est une conquête démocratique, une conquête avec les autres, liée à la discussion, et à une remise en question permanente.

On peut dire qu'il était vivable, au sens d'imaginable, de construire par exemple des centrales nucléaires à une certaine époque, mais invivable, et que c'était imaginable, de voir exploser la centrale nucléaire de Tchernobyl, comme celle de Fukushima au Japon en 2011. On a à la fois du vivable et de l'invivable parfois sur le même objet, on ne peut pas toujours cerner ce qui sera invivable dans le vivable, et ça c'est aussi une chose importante, mais néanmoins, le vivable veut dire que l'on discute sans cesse, on n'arrête jamais de discuter, on refuse l'immobilisme dans la discussion, en disant par exemple que « c'est un fait, on n'en discute plus ».

Non, c'est sans cesse à discuter en fonction des conséquences où le vivable peut nous entraîner, et notamment entraîner par rapport à l'invivable lorsque ce dernier suscite l'indignation.

L'invivable est, sur bien des points, lié à notre imagination prométhéenne. Cet invivable n'est pas encore vraiment conscientisé dans notre monde, malgré la nouveauté des « comités d'éthique ». Peut-être que l'écologie politique s'y emploie, et pour moi un des points clés de l'évolution historique des temps présents, c'est la montée de l'écologie politique.

On le voit depuis les années soixante-dix c'est vraiment quelque chose qui devient de plus en plus important à travers le monde...

Je regardais le dernier plan quinquennal de la Chine. Parmi les trois points, le troisième concerne la dimension écologique. Il s'agit de penser le développement non seulement en termes quantitatifs, mais aussi en termes qualitatifs.

C'est une montée inéluctable. D'ailleurs cet invivable conduit à l'audience de l'ouvrage de

Stéphane Hessel *Indignez-vous*,<sup>39</sup> C'est vraiment cela qui se joue dans la conscience personnelle singularisée de chacun, cette indignation qui est là à fleur de peau, à fleur de lèvres, et conduit à l'homme révolté, et non l'inverse, contrairement à ce que pense Luc Ferry, ce n'est pas parce qu'on est révolté qu'on s'indigne, c'est parce qu'on s'indigne qu'on est révolté<sup>40</sup>.

### **Alors, qu'est-ce que « l'être ensemble » ?**

L'« être ensemble » découlant du « vivre ensemble », c'est très différent pour moi du regroupement, de la foule, même du petit groupe, le regroupement c'est une série qui est là, effectivement, chaque être étant séparé et jouxtant les autres, mais sans aucune consistance affective etc., ...

Dans la foule, par contre, effectivement, il y a une vie affective, mais indifférenciée, on est pris dans la foule comme on est pris dans une tempête, et ce n'est pas du tout l'être ensemble. La foule, on peut lui faire faire n'importe quoi justement, tandis qu'avec l'être ensemble, c'est différent, vu la discussion qui est au cœur même du vivre ensemble.

Le petit groupe, c'est un être ensemble extrêmement restreint, qui manque d'ouverture par rapport à la reliance. Donc il faut toujours revenir à cette idée que l'être ensemble nous rappelle le vivre ensemble, et la gravité, qui elle-même a à voir avec la reliance et la profondeur.

Une autre idée de l'être ensemble, c'est l'idée d'hétérogénéité par rapport à l'homogénéité. Nous ne sommes pas des êtres identiques, on n'a pas à entrer dans une mimésis systématique. Nous sommes des êtres totalement singuliers, on le sait à partir de nos gènes, et ce qui existe réellement dans l'être ensemble, c'est l'idée de différence, et de diversité.

Nous sommes différents au sein même de nos différentes formes humaines, tout en étant complètement singuliers. L'idée d'hétérogénéité prévaut dès qu'il s'agit de la vie. On ne peut pas parler d'être ensemble sans parler d'hétérogénéité, de multiplicité. Et là ceux qui pensent en termes de multiplicité, les philosophes qui en parlent, ont quelque chose à nous dire. Je pense à Toni Negri ou à Gilles Deleuze par exemple.

L'être ensemble, en même temps, c'est reconnaître l'idée de frontière. C'est une frontière déjà au niveau du corps, le moi-peau de Didier Anzieu, qui permet l'échange entre l'intérieur et l'extérieur, mais en même temps qui nous contient, c'est le fait qu'on a un certain contenant

---

<sup>39</sup> Stéphane Hessel, *Indignez-vous*, Paris ; Indigène, 2010, 32 pages

<sup>40</sup> Luc Ferry, Nous avons besoin de tout sauf d'indignation !, *Le Figaro*, du 05-01-2011, voir mon article dans « le journal des chercheurs »  
[http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id\\_article=1439](http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id_article=1439)



qui existe, qui permet de donner une certaine consistance à notre contenu, et ça c'est toute la question qui se pose, alors, au niveau du social, entre la limite et l'illimité. La limite est nécessaire, et il est vrai que la limite passe par des rituels, des lois, des normes, des coutumes, qui sont à reconnaître dans l'être ensemble.

C'est à reconnaître, mais en même temps c'est à discuter sans cesse. C'est quelque chose à discuter par rapport à l'illimité.

L'illimité est lié à la profondeur et à l'élan créateur, vital, qui l'anime, et comme la profondeur est toujours là, l'illimité est toujours là au sein même des limites quelles qu'elles soient. L'illimité vient toujours questionner, remettre en question les limites que l'on s'impose pour vivre et survivre. Mais en même temps nous avons besoin de ces limites. Les êtres qui ne veulent pas de limites sont des êtres qui sont condamnés souvent à la folie, à la solitude mais à la solitude désastreuse... je pense souvent à cette pièce de Berthold Brecht qui s'appelle « Baal » (1918). Baal, c'est l'être de pulsion, narcissique, personnel, etc., il est là, il fait ce qu'il veut de sa vie, il détruit, il engendre, sans cesse il part, etc., et il est clos en lui-même, et peu à peu il va vers quoi ? Il va vers la solitude et un mourir seul en quelque sorte, il n'y a plus aucune attache, etc.

Cela correspond très bien à une certaine philosophie de la vie, la philosophie du néant, une philosophie effectivement où tout est lié au hasard éventuellement, et ce type de philosophie conduit à des représentations du social et de l'humain sans joie, sans espoir. Mais un écrivain de ce type peut quand même obtenir le Prix Goncourt comme Michel Houellebecq.

Ce n'est pas ma conception, et donc je pense parler des limites et de l'illimité, dans leur relation, dans leur dialogique permanente en fin de compte, de ce que j'appelle l'être ensemble.

### **C'est pourquoi l'être ensemble est très différent de la communauté.**

La communauté, c'est un être ensemble qui est centré sur soi-même, par la polarisation à un référent unique, ça peut être un référent politique, un référent religieux, culturel, etc., peu importe, c'est un référent unique et autour de ce référent unique tout se mobilise, tout se concrétise, tout se cimente, et on en arrive au communautarisme, et à ce qu'aux Etats-Unis on a appelé, pour le valoriser d'ailleurs, le « multiculturalisme » qui méconnaît la valeur propre à la diversité.

Le vivre ensemble est le contraire du multiculturalisme, qui est une autre forme de l'homogénéisation du monde.

Le vivre ensemble a beaucoup plus à voir avec ce que Castoriadis appelle **le projet**

**d'autonomie**<sup>41</sup>, qui est de reconnaître qu'il y a des lois, qu'elles existent, qu'elles sont nécessaires, mais elles sont là dans une dynamique créatrice. Elles sont là pour une discussion permanente, sous bénéfice d'inventaire et le propre même du politique, c'est de discuter sans cesse ce qui est là depuis trop longtemps pour demeurer pertinent par rapport à la réalité actuelle. Ce fut le cas lors de la discussion si houleuse lorsque Simone Veil proposa de défendre la loi sur l'Interruption volontaire de grossesse.

Dans le fond, le projet d'autonomie reconnaît la dialectique permanente entre l'instituant et l'institué, et l'institutionnalisation qui en découle. C'est être au cœur même de cette remise en question permanente, à l'intérieur du sujet en tant qu'il est un sujet social notamment, mais à l'intérieur aussi des rapports sociaux et de la société dans la mesure où l'on agit, ou comme je le disais tout à l'heure, on est une part de l'historicité de la société. Donc rituels nécessaires, certes, mais attention à l'émergence d'une morale politicienne qui va figer ces rituels dans un institué qui ne dit pas son nom, à travers des grandes messes : la République, le 14 Juillet, le 11 novembre, etc., et toutes les grandes célébrations qui sont liées aussi au leadership, aux vénérables figures historiques dont on cherche à faire des dieux. N'oublions jamais comme dit Serge Moscovici, que nous sommes aussi « des machines à faire des dieux ».<sup>42</sup>

L'éthique éducative, c'est ce qui permet la construction, l'élaboration d'une aptitude à vivre ensemble.

C'est ainsi que l'on interprète et que l'on donne du sens, mais un sens qui est forcément lié à des savoirs pluriels et à la relativité historique de ces savoirs. La connaissance de soi c'est quelque chose à vivre personnellement dans son intuition profonde, dans sa sensibilité, et à nulle autre pareille en quelque sorte. Le vivre ensemble sous cet angle- est le projet d'autonomie d'une éducation contemporaine à dimension éthique. C'est une autre conscience éthique où la profondeur fait sens en terme de don, d'accueil, de sans-fond, d'inachèvement, d'imprévisibilité, de reliance, de trame, de complexité, d'incertitude, et en fin de compte de joie d'exister.

---

<sup>41</sup> Philippe Caumières, *Castoriadis : le projet d'autonomie*, Paris, Éditions Michalon, 2007, 121 pages

<sup>42</sup> Serge Moscovici, *La machine à faire des dieux*, Paris, Librairie Arthème Fayard, L'espace politique, 1988, 485 pages